

TRISTESSE

ROMANCE

J'étais enfant. Le cœur plein d'innocence.
Et, sans jamais songer au lendemain,
Je me laissais bercer par l'espérance,
Je me plongeais dans des rêves sans fin.
J'aimais courir sur la plage sonore,
Dans les bosquets j'aimais porter mes pas.
Trop vite, hélas ! a passé cette aurore.
O jours dorés, ne reviez-vous pas !

Plus tard, l'amour, cette divine flamme,
Brûla mon cœur, et j'aimai tendrement.
Elle était jeune, et jamais une femme
N'eut cœur plus noble et regard plus charmant.
J'aimais la voir à mes côtés assise,
Fière toujours d'étaler ses appas ;
Mais, un jour, l'ours une triste surprise.
O jours dorés, ne reviez-vous pas !

Or, maintenant, sous mon ciel tout est morne.
Car je n'ai plus la moindre illusion.
Mon cœur se meurt dans un ennui sans borne,
Et ne bat plus jamais d'émotion.
Quand vient le soir, sur le seuil de ma porte
Aucun n'accourt pour me tendre les bras ;
Seul, si parfois je sors, mon chien m'escorte.
Adieu, beaux jours, vous ne reviez-vous pas !

W. CHAPMAN.

Gilbertville, Beauce, janvier 1877.

LES HOMMES DE 37-38

Bonaventure Viger

Toutes les époques de luttes et de combats ont leurs héros légendaires, leurs types populaires. On voit dans toutes les révolutions quelqu'un en qui se personnifient l'esprit et le caractère de la nation, un homme auquel se rattachent les traditions de ces époques fécondes en grandes actions. Bonaventure Viger sera, il l'est déjà, le héros légendaire de mil huit cent trente-sept, l'une des figures dont le roman et le drame se plairont à perpétuer le souvenir national.

Il est né à Boucherville ; il appartient à une famille qui, depuis deux cents ans, n'a cessé de fournir à la patrie de bons et utiles citoyens, des hommes remarquables même. Son père était cousin-germain de l'hon. D. B. Viger.

Bonaventure Viger était, en 1837, un joli et solide garçon de trente-quatre à trente-cinq ans, de moyenne taille, mais de bonne mine, bien planté, à la jambe cambrée, à la poitrine bombée, aux muscles d'acier, capable de tout entreprendre et de supporter les plus grandes fatigues. Il avait l'œil vif, la figure animée, la tête chaude, mais bonne, la parole abondante et énergique, le cœur plein de courage et de patriotisme.

Les injustices des bureaucraties et les discours enflammés des chefs patriotes surexcitèrent à un degré considérable cette nature bouillante et généreuse. Bonaventure Viger devint bientôt connu dix lieues à la ronde pour l'un des plus chauds patriotes du comté de Chambly, l'un des plus fidèles disciples de Papineau. Il était à la grande assemblée de Saint-Charles, le 24 octobre 1837, et seconda l'une des résolutions qu'on y passa.

Un dimanche, à l'issue de la messe, il fit un discours à la porte de l'église pour inviter les gens de la paroisse à se réunir chez lui. Il dit qu'il fallait se tenir prêt pour toute éventualité ; que les jeunes gens devaient se discipliner ; que pour lui, il était prêt à donner deux cents minots d'avoine pour acheter de la poudre et des balles.

Ils se réunirent en effet, firent l'exercice une couple de fois et fondirent quelques balles. Le 16 novembre, les mandats d'arrestation furent émis et, le 22, pendant la nuit, le capitaine Vincent, de Longueuil, faisait savoir à Bonaventure Viger que la cavalerie était passée sur le chemin de Chambly. Viger partit et se rendit à course de cheval chez le capitaine Vincent, où il trouva vingt à trente hommes armés.

Vincent lui raconta ce qui s'était passé. « Voyez, dit-il, comme je suis plein de boue ; si je ne m'étais pas caché dans un fossé, la troupe m'aurait arrêté. » S'adressant ensuite aux gens réunis dans sa maison, Vincent leur conseilla de se préparer à faire le coup de feu et à passer le reste de la nuit à fondre des balles.

À la pointe du jour, un homme arrive à course de cheval et annonce que Demaray et Davignon avaient été arrêtés. « Qu'y a-t-il à faire ? dit Vincent. — Délivrer les prisonniers, dit Viger, et aller du côté du

village attendre la troupe. — Qui a un bon cheval ? dit Vincent. — Moi, répondit Viger. — Eh bien ! en avant, arrangez les choses comme vous l'entendez. »

On se mit en marche, Viger en tête. Tous ceux qu'on rencontrait étaient arrêtés et enrôlés bon gré malgré. « Avance avec nous ou je fais brûler ta grange, » lui criait Viger.

Arrivé au village, Viger apprend qu'un détachement de réguliers était arrivé à Longueuil pour prêter main forte à la cavalerie, et on lui dit que le village serait mis à feu et à sang si la lutte avait lieu là. « Eh bien ! retournons sur nos pas, » dit Viger. Ils étaient alors cinquante-cinq hommes ; ils se remirent en marche et s'arrêtèrent à deux ou trois milles vis-à-vis de la terre d'un nommé Jos. Trudeau. Ils entrèrent dans le champ et résolurent d'attendre la troupe en cet endroit.

Viger avait alors une vingtaine d'hommes armés de bons fusils, sous ses ordres ; il les arrangea de manière à produire le plus d'effet possible ; mais les préparatifs ne furent pas longs, car un nuage de poussière et un bruit de voitures et de pas de chevaux apprirent que la cavalerie arrivait. « Suivez-moi, » dit Viger à ses hommes, et, disant cela, il monta sur la clôture. La cavalerie n'était qu'à quelques pas. « Faites le tour, » dit Viger à ses hommes, voulant faire croire à la cavalerie qu'on allait la cerner. « Halte ! cria-t-il en même temps à la troupe : livrez-nous les prisonniers au nom du peuple. — Prenez garde, dit Ermatinger en jurant, *go on ! make ready ! fire !* feu ! — Halte ! reprend Viger, livrez-nous les prisonniers. »

Pour réponse, la troupe tire sept ou huit coups de fusil. Viger est atteint par deux balles ; l'une lui effleure la jambe et l'autre lui coupe l'extrémité du petit doigt. Viger n'avait alors autour de lui que cinq ou six hommes ; il ordonne de tirer, et lui-même, ajustant celui qui était à la tête de la cavalerie, il lui envoie une balle qui le frappe au genou et s'enfonce dans l'épaule de son cheval. Ce fut le signal de la déroute ; la cavalerie, effrayée, part au galop. Viger saute de la clôture dans le chemin, se jette, l'épée à la main, sur les deux chevaux qui traînaient la voiture des prisonniers, et les frappe à coups redoublés ; l'un des chevaux tombe. Un vieil huissier canadien accourt avec quelques hommes de la cavalerie et tire sur les prisonniers. « Tu n'en tueras jamais d'autres, » lui crie Viger, en lui enfonçant dans la cuisse son épée qui passe à travers l'oreille de la selle dans le corps du cheval ; le cheval s'abat et tombe sur son cavalier. Pendant que le vieil huissier se tire péniblement de la mauvaise position où il se trouvait, et parvient à se traîner jusque dans un four où il se cache, Viger brise les chaînes qui attachaient les prisonniers, en faisant sauter le cadenas, les fait sortir de voiture et les emmène chez Vincent, où l'on célébra avec enthousiasme le premier triomphe des patriotes sur les bureaucraties.

Viger était fier, et il avait bien raison de l'être, car c'est à lui que revient en grande partie l'honneur de l'affaire du chemin de Chambly : il déploya en cette circonstance tant de vivacité et d'énergie dans l'attaque, qu'il électrisa les quelques hommes qui le suivaient et ne laissa pas le temps aux gens de la troupe de se reconnaître.

Lorsque l'excitation de la lutte se fit un peu calmée, les patriotes, réunis chez Vincent, se mirent à réfléchir sur la gravité de la position qu'ils venaient de prendre vis-à-vis du gouvernement, et décidèrent qu'ils devaient se séparer jusqu'à nouvel ordre.

Viger se rendit le même soir à Boucherville, et passa la nuit chez son père où il demeurerait, et le lendemain, il partit pour le Nord dans le but de savoir ce qu'on y faisait. Ayant traversé à l'Assomption, il se rendit à l'hôtel du village et demanda une chambre où il pût tout voir et tout entendre sans être vu. Sa curiosité fut satisfaite, car le soir, un grand nombre de personnes réunies à l'hôtel parlaient des événements du jour, et surtout de l'affaire

du chemin de Chambly, et Viger entendit des gens qui disaient que déjà il y avait une récompense de \$500 offerte pour son arrestation. Un médecin de l'endroit, un bureaucrate forcené, s'écria qu'il donnerait cent piastres de plus à celui qui arrêterait Viger.

Viger, s'apercevant qu'il n'était pas en sûreté, se hâta de décamper, le lendemain matin, sans tambour ni trompette. Il se dirigea sur Saint-Denis où il trouva les patriotes dans la plus grande excitation et décidés à défendre le Dr. Nelson, si les troupes venaient pour l'arrêter. Inutile de dire que Viger fut accueilli avec enthousiasme : on accourait de tous côtés pour le voir et entendre de sa bouche le récit de son exploit.

Nelson, comprenant l'importance d'un homme comme Viger, dans les circonstances, lui conseilla de s'en retourner et d'organiser les patriotes de Longueuil et de Boucherville. Viger partit, mais en passant à Saint-Charles, il fut arrêté par Brown, qui venait de former un camp dans ce village et qui lui donna le commandement de l'avant-garde des patriotes, composée de vingt hommes et chargée de surveiller les mouvements de l'ennemi.

Deux détachements de réguliers avaient reçu ordre, comme on sait, de marcher sur Saint-Charles, où ils devaient opérer leur jonction. Celui qui venait de Sorel sous les ordres du colonel Gore, s'étant fait battre à Saint-Denis, ne put aller plus loin, mais l'autre, qui commandait le colonel Wetherall, continua sa route jusqu'à Saint-Charles. Viger et ses hommes retardèrent autant que possible la marche des réguliers en coupant les ponts sur les rivières, et profitèrent de toutes les chances que leur offrait le terrain pour envoyer plusieurs balles aux soldats. À l'entrée du village, Viger et Lambert culbutèrent les deux officiers qui marchaient en tête des réguliers. Viger avait dit au brave Lambert : « Choisis ton homme, moi je prends les plumes blanches. — C'est bien, dit Lambert, moi je prends les plumes rouges. » Ils tirent et les deux officiers tombent blessés, l'un à la jambe et l'autre à l'épaule. La troupe, furieuse, répond à cette attaque par une décharge générale, une balle emporte le chapeau de Lambert. « Ah ! vous gênez mon chapeau, dit Lambert, vous allez payer pour. » Ils rechargent leurs fusils au milieu d'une grêle de balles, tirent presque à bout portant et descendent à la hâte la côte où ils se trouvaient. Mais nos deux braves, s'apercevant que les soldats mettaient le feu à toutes les maisons d'où ils avaient tiré, crurent qu'ils feraient mieux de discontinuer des escarmouches qui ne produisaient pas un grand effet. Ils se rendirent au camp où ils ne trouvèrent plus que cinquante-cinq hommes armés que protégeaient des retranchements formés d'arbres renversés. La lutte était impossible : que pouvait faire cette poignée de braves, aussi mal armée que mal commandée, contre un ennemi nombreux et aguerri ? Ils se battirent avec courage, néanmoins ; pendant une heure ils tinrent l'ennemi en échec. Parmi ceux qui se distinguèrent dans cette mémorable et triste affaire, on s'accorde à mettre Viger au premier rang.

Après la bataille, Viger traversa à Saint-Marc et passa la nuit chez M. Drolet avec Alexandre Drolet, qui s'était bravement battu à Saint-Charles. Nelson étant arrivé, le lendemain, on résolut, d'abord, de retourner à Saint-Denis pour y tenter une seconde fois la fortune ; mais, voyant qu'on ne pourrait réunir une force suffisante, on se décida à s'en aller chacun de son côté. Viger retourna à Saint-Charles, d'où il partit pour la frontière avec M. Isaac Larocque, juste au moment où les troupes venues de Sorel entraient dans le village. Ils prirent les bois et marchèrent longtemps sans accident ; mais à Bedford, ils furent arrêtés par des volontaires qui leur demandèrent d'où ils venaient. Ils répondirent qu'ils venaient de Québec. Les volontaires parurent les croire, mais quand ils les virent gagner le bois, ils se mirent à leur poursuite. Viger et Larocque auraient pu s'échapper, s'ils avaient connu le bois ; mais ils s'égarèrent, et revinrent.

après avoir marché longtemps, au point d'où ils étaient partis. C'est là qu'ils furent faits prisonniers.

Viger essaya en vain de démontrer qu'il était l'un des plus fidèles sujets de Sa Majesté, on le conduisit à l'Île-aux-Noix où il eut avec le colonel Williams une conversation dans laquelle il protesta énergiquement contre les mauvais traitements qu'on lui faisait subir.

« Comment pouvait-on arrêter, disait-il, un homme qui, étant venu des États-Unis voir des parents à Québec, s'en retournait tranquillement dans sa famille ! Qui cherchez-vous donc ? demanda-t-il au colonel.

— Nous cherchons Nelson, Jalbert et Bonaventure Viger, » répondit le colonel.

De l'Île-aux-Noix on dirigea les prisonniers sur Montréal. Durant le trajet, Bonaventure Viger eut plusieurs altercations avec les volontaires, dont il paya plus d'une fois les insolences par de dures vérités. On avait d'abord espéré de l'intimider ; mais, quand on vit à quel homme on avait affaire, on le laissa tranquille.

Le premier individu qu'il vit en arrivant à la prison fut le Dr. Arnoldi, fils, qui lui annonça sans façon qu'il serait pendu le lendemain matin. « C'est dommage, lui répondit Viger, que je ne t'aie pas envoyée une balle dans la tête sur le chemin de Chambly ; tu n'aurais pas tiré sur la corde qui me pendra. » Arnoldi était dans la cavalerie qui était allée arrêter l'avignon et Demaray à Chambly ; on s'explique sa mauvaise humeur à l'égard de Viger.

De tous les prisonniers de 1837, aucun ne causa autant de désagréments que Viger aux fonctionnaires de la prison, et de divertissements à ses compagnons d'infortune. Depuis le commencement jusqu'à la fin, il fut en guerre avec ses geôliers auxquels il rendait dent pour dent, œil pour œil. Tous les jours c'était une nouvelle scène, un sujet de rire pour les prisonniers et de jurer pour ceux qui les gardaient. Depuis le plus humble subalterne jusqu'aux fonctionnaires les plus élevés de la prison, tous furent l'objet de ses sarcasmes et de ses quolibets. Il avait coutume de dire que, puisqu'il était pour être pendu, il n'avait pas besoin de se gêner.

Un jour, il demande de l'eau à la sentinelle ; celle-ci refuse d'abord, mais se ravissant, elle prend un gobelet d'eau et le lui apporte. Viger prend le gobelet et le jette à la figure du soldat. Celui-ci, furieux, décharge son fusil à travers le guichet de la cellule de Viger. La balle passa loin de Viger, mais alla s'aplatir sur le mur de la cellule de M. Lacoste. La sentinelle s'étant avancée la tête à travers la grille pour voir l'effet produit par son coup de fusil, Viger saisit une bouteille et la lança avec tant de force qu'il lui aplatit le nez. Cette scène causa un grand émoi dans la prison, et les autorités, exaspérées, résolurent de sévir contre Viger. En effet, le lendemain, un grand bruit de pas se fait entendre dans les corridors de la prison. C'était le député-shérif qui venait, suivi de cinq soldats, mettre Bonaventure Viger aux fers. Viger, ne voulant pas se laisser mettre aux fers, s'accroche à la première pensée qui lui passe par la tête. Il empoigne de la main gauche le député-shérif par la basque de son habit, et de l'autre tirant de sa poche un couteau, il lui dit : « Ah ! puisque je suis pour être pendu je n'ai rien à risquer, il faut que vous m'écoutez. Est-ce que vous avez le droit de mettre un homme aux fers sans que le shérif soit présent ? D'ailleurs, quand je me suis plaint qu'on avait du mauvais pain, on m'a répondu que nous appartenions au militaire ; aujourd'hui, il paraît que j'appartiens au civil, en sorte que vous pouvez toujours empirer mon sort, mais jamais l'améliorer. Envoyez vos soldats, sinon, il va vous arriver malheur. » Et il faisait semblant, en disant cela, d'enfoncer son couteau dans le ventre du député-shérif. Comme celui-ci, un peu déconcerté, ne savait trop que faire, Viger lui dit d'une voix menaçante : « Oh ! vous n'avez pas de temps à perdre ; tenez, sentez-vous la pointe de mon couteau ? »

Le député-shérif, convaincu que Viger était capable de faire ce qu'il disait, ordon-